

Quand le ciel est silencieux

La veuve de Sarepta et la souffrance qui n'a plus de mots

1 Rois 17.8-16 •

Dieu n'est pas l'auteur de ta douleur, mais Il est en chemin vers toi par une route que tu n'aurais jamais imaginée.

INTRODUCTION — LE BORD DU LIT

Quand le gynécologue t'appelle et tu entends cette parole : « Madame, Monsieur, regardez sur mon écran. Ce que vous voyez s'afficher, cela nous informe que la multiplication des cellules s'est arrêtée. » Là, tout s'arrête dans ta tête. Tu es perdu. Arrivant chez toi, au bord de ton lit, tu as comme compagnie tes larmes. Ton monde vient de basculer. Bon nombre de personnes affrontent ce type de souffrance. Je pourrais en faire la liste. Mais cette liste ne ferait qu'accentuer la douleur de celles qui sont assises ici ce matin et qui se reconnaîtraient sans qu'on les nomme.

Que faire quand la douleur te prend dans tes entrailles ?

Que faire quand un vide s'est installé ?

Que faire quand le ciel est silencieux ?

Je suis resté là, au bord du lit, incapable de consoler ma fille et ma femme. J'étais perdu. Perdu parce qu'au même moment, un de mes amis venait de subir une perte similaire. Alors je me suis réfugié dans le silence et je me suis fermé.

Jusqu'au jour où je me suis retrouvé face à face avec ma douleur. Là, je l'ai regardée droit dans les yeux, et Dieu m'a permis de l'affronter. C'était un corps à corps très dur. Aujourd'hui, j'ai encore des blessures, toutefois elles commencent à bien cicatriser.

Je vous en parle parce que je sais que je ne suis pas le seul à avoir galéré. Et je sais surtout que beaucoup d'entre vous, ce matin, portent une douleur que personne ne voit. Une douleur qui n'a pas de cercueil, pas de date d'anniversaire, pas de rituel social qui la nomme. Une douleur qui se vit dans le silence d'une chambre, au bord d'un lit, avec des larmes pour seule compagnie. Examinons ensemble ce texte qui parle d'une femme dont le ciel s'était tu. Une femme qui, elle aussi, un matin, a fait le geste de préparer ce qu'elle pensait être son dernier repas. Une femme que personne n'attendait dans le grand récit, et que Dieu a vue. **1 Rois 17 — la veuve de Sarepta.**

1 Rois 17.8-12 (extraits) : *La parole de l'Éternel fut adressée à Élie : Lève-toi, va à Sarepta, qui appartient à Sidon, et demeure là. Voici, j'y ai ordonné à une femme veuve de te nourrir. [...] Voici, je ramasse deux morceaux de bois, puis je rentrerai et je le préparerai pour moi et pour mon fils ; nous le mangerons, et nous mourrons.*

I. NOMMER CE QUE PERSONNE NE NOMME

La douleur sans nom

Il y a des douleurs qui ont un nom social. Le veuvage en est une. La maladie en est une. Le divorce en est une. Quand une femme perd son mari, la communauté le sait. Il y a un cercueil. Il y a une cérémonie. Il y a des voisines qui apportent du riz pendant une semaine. La douleur est terrible, mais elle est reconnue. Et puis il y a des douleurs sans nom social. Des douleurs que la communauté ne sait pas comment honorer parce qu'elle ne sait pas comment les nommer.

La grossesse arrêtée en fait partie. L'œuf clair. La mort foetale in utero. Cette enveloppe qui s'est formée mais qui n'a jamais reçu son habitant. Ou cet habitant qui s'est formé mais dont le cœur a cessé de battre avant que tu n'aies pu lui donner un prénom.

Personne n'apporte de riz. Personne ne vient s'asseoir. Personne ne sait quoi dire. Beaucoup de personnes bien intentionnées disent des phrases qui blessent plus qu'elles ne consolent : « *Ce n'est pas grave, vous en aurez d'autres* ». Comme si un enfant pouvait être remplacé. « *C'est mieux comme ça, peut-être qu'il avait quelque chose* ». Comme si la douleur d'un enfant attendu pouvait être soulagée par cette logique. « *Au moins tu n'avais pas encore eu le temps de t'attacher* ». Comme si l'attachement à un enfant commençait à sa naissance, et non au moment où la femme apprend qu'il est là.

Roberto Badenas, Face à la douleur *La douleur fait partie de notre condition humaine. Nous pouvons dire que nous cessons d'être enfant lorsque nous découvrons que les baisers de notre mère ne guérissent pas tous nos maux. — Cette phrase d'un théologien adventiste valide ce que beaucoup de femmes croient devoir spiritualiser ou cacher : la douleur est réelle, elle est universelle, et la nier l'aggrave.*

Cette douleur sans nom devient alors une double douleur. Il y a la perte elle-même. Et il y a le silence qu'on installe autour de la perte parce qu'on ne sait pas quoi en faire. La femme se tait. La famille se tait. La communauté se tait. Et la femme finit par se demander si sa douleur a le droit d'exister.¹

¹ **Diane Langberg, Suffering and the Heart of God** *Psychologue chrétienne spécialiste des traumatismes féminins, Langberg observe que la douleur traumatique fait perdre la capacité de mettre des mots sur ce qu'on vit. Le silence des femmes après un deuil périnatal n'est pas un refus de parler. C'est l'effet neurologique du choc. Le rôle pastoral n'est pas de pousser à parler, mais de redonner accès à un langage que la femme pourra reprendre quand elle sera prête.*

Témoignage personnel — *Je suis resté là, au bord du lit. Et ce qui m’a frappé le plus n’était pas seulement la perte. C’était que je ne savais pas comment nommer cette douleur à ma femme. Je ne savais pas comment la consoler. Je ne savais pas si j’avais le droit d’être triste autant qu’elle. C’était son corps, c’était son enfant. Et pourtant c’était notre perte.*

La douleur élargie

Mais cette douleur sans nom n’est pas seulement la grossesse arrêtée. C’est la structure même d’un certain type de souffrance que beaucoup de femmes portent. Une chose qui devait grandir, et qui s’est arrêtée. Pour certaines, c’est cet enfant qu’on attendait et qui n’est jamais venu. Pour d’autres, c’est cet enfant qui est venu mais qui est mort dans les bras quelques jours, quelques mois, quelques années plus tard. Pour d’autres encore, c’est cet enfant qui est là, vivant, mais qui dérive si loin de toi qu’il est devenu un étranger.

Pour certaines femmes, c’est un mariage qui devait durer toute la vie et qui s’est arrêté. Pour d’autres, c’est un mariage qui dure encore mais où quelque chose est mort à l’intérieur depuis longtemps. Pour d’autres, c’est cette amitié profonde qui s’est brisée sans qu’on ait jamais compris pourquoi.

Pour d’autres encore, c’est cette vocation qu’on portait une vocation pastorale, professionnelle, artistique et qui ne s’est jamais réalisée. Cet appel intérieur qu’on a senti et que personne d’autre n’a vu. Ce don que personne n’a reconnu.

Pour d’autres, c’est ce diagnostic qui a tout changé. Cette nouvelle reçue dans un cabinet médical et qui a fait basculer toute l’architecture d’une vie en cinq minutes.

Pour d’autres encore, c’est ce parent qui s’en va lentement, qu’on perd avant qu’il ne soit mort, parce que la mémoire l’a quitté déjà et qu’on n’existe plus pour lui.

Toutes ces femmes ont une chose en commun : elles ont un jour ramassé deux morceaux de bois. Pas un fagot. Pas une charge. Deux. La mesure exacte d’un dernier feu.

Les deux morceaux de bois

Regarde le verset 12 à la lumière de cela. La femme de Sarepta dit à Élie : « *Voici, je ramasse deux morceaux de bois, puis je rentrerai et je le préparerai pour moi et pour mon fils ; nous le mangerons, et nous mourrons.* »

 **Le texte hébreu : šənayim ‘ešîm** Deux morceaux. Pas un fagot. Pas une charge. Deux. C’est la mesure exacte d’un dernier feu. Elle n’est pas en train de constituer des réserves. Elle est en train de fermer un chapitre.

Tu sais ce que c’est, ces deux morceaux de bois. C’est le moment où tu cesses de planifier. Le moment où tu n’as plus la force d’imaginer demain. Tu fais ce qui doit être fait pour

aujourd'hui, et c'est tout. Pour la mère qui sort de la consultation avec un dossier médical qu'elle n'arrive même pas à lire. Pour la femme au bord du lit dont le mari ne sait pas comment la consoler. Pour celle qui prépare un repas seule pour la première fois depuis quarante ans de mariage. Pour celle dont l'enfant a pris une route qu'elle n'avait jamais imaginée.

Et remarque ceci : son cri n'est pas pour elle seule. Le verbe hébreu qu'elle utilise est au pluriel. **Nâmut** : *nous mourrons*. Pas moi. Nous. Elle et son fils. Une mère ne dit jamais « je vais mourir » seule. Elle dit toujours « nous ». Parce que sa douleur n'est jamais purement la sienne. Elle porte aussi celle de ceux qu'elle aime et qu'elle n'arrive plus à protéger.

Il y a des moments où la foi n'est plus un projet d'avenir. C'est juste un dernier repas avant la fin.

Si tu reconnais cet endroit ce matin, tu n'es pas seule. La Bible elle-même y a placé une femme. Et ce qui est extraordinaire, c'est que Dieu ne l'y a pas laissée.

II. QUAND LE CIEL EST SILENCIEUX, DIEU EST DÉJÀ AU TRAVAIL

La parole avant la rencontre

Maintenant, regarde le verset 9. Avant qu'Élie n'arrive à la porte de cette femme, avant qu'elle n'ait dit un seul mot, Dieu avait déjà parlé. Il avait dit à Élie : « *Lève-toi, va à Sarepta. J'ai commandé là-bas à une femme veuve de te nourrir.* »

Le verbe *šiwwâ* Le verbe hébreu utilisé ici est *šiwwâ* : *j'ai commandé*. C'est le même verbe que pour les commandements de la Torah. Ce n'est pas « je l'ai gentiment invitée ». C'est « j'ai donné un ordre dans sa vie ».

Avant qu'elle ne sache, avant qu'elle ne comprenne, avant qu'elle ne sente quoi que ce soit, **quelque chose était déjà en mouvement**. Dieu n'était pas en train d'improviser. Il était en chemin par une route qu'elle ne pouvait pas voir.

Ce qu'elle ne savait pas

Voici ce que cette femme ne savait pas, ce matin où elle est sortie ramasser ses deux morceaux de bois. Elle ne savait pas qu'elle allait croiser un homme à la porte de la ville. Elle ne savait pas que son nom serait écrit dans la Bible. Elle ne savait pas que trois mille ans plus tard, des femmes dans une église parleraient d'elle un samedi matin pour se reconnaître dans son histoire. Elle ne savait pas non plus que cette rencontre à la porte de Sarepta annonçait silencieusement une autre rencontre, des siècles plus tard, à un autre puits, dans un autre pays étranger. Un homme épuisé par le voyage allait s'asseoir au bord du puits de Jacob et

demander à boire à une femme samaritaine. Le même Dieu qui envoya Élie demander une galette à une veuve païenne enverra Son Fils demander de l'eau à une étrangère méprisée. Pourquoi ? Parce que c'est ainsi que Dieu fait : Il s'approche par les routes que personne n'attend.

Elle ne savait qu'une chose : son ciel était silencieux et son fils allait mourir.

Et pendant qu'elle pensait que tout était fini, **tout était en train de commencer.** Pendant qu'elle pensait que Dieu l'avait oubliée, Dieu avait déjà parlé d'elle dans une autre conversation, à un autre homme, sur une autre route.

Le silence n'est pas l'absence

Le silence du ciel n'était pas l'absence de Dieu. C'était le temps de marche d'Élie depuis le torrent de Kérith. C'était le moment précis où Dieu était en chemin vers elle, mais où elle ne pouvait pas encore l'entendre. C'est l'une des grandes difficultés spirituelles de la souffrance prolongéeⁱ. Le ciel se tait. La prière semble mécanique. La Parole semble sourde. Et progressivement, on commence à se demander si Dieu est encore là. Si nos prières partent quelque part. Si quelqu'un nous écoute.

Témoignage personnel — *Au bord de mon lit, dans ces semaines de silence où je n'arrivais pas à prier, où je me suis fermé, où je me suis réfugié dans le mutisme, je pensais que Dieu était absent. Aujourd'hui, en regardant en arrière, je vois quelque chose que je ne voyais pas à ce moment-là : Il était en chemin. Il avait commencé à commander à quelqu'un, à quelque chose, à un événement, à une rencontre, à une parole, de venir vers moi. Mais je ne pouvais pas encore l'entendre, parce que j'étais encore au bord du lit.*

La première vérité

C'est la première vérité que cette histoire offre aux femmes blessées du 21ème siècle :

Le silence du ciel n'est jamais ce que tu crois qu'il est.

Ce que tu interprètes comme l'absence de Dieu est souvent le temps qu'Il met à arriver chez toi par une route que tu n'aurais jamais imaginée. Cela ne résout pas la douleur du moment. Cela ne fait pas disparaître les larmes au bord du lit. Mais cela change la lecture de la scène. Tu n'es pas seule. Tu n'es pas oubliée. Quelqu'un est en chemin vers toi.

Pour la femme qui doute *Si tu te demandes ce matin si Dieu t'a oubliée dans ta douleur, voici ce que cette femme de Sarepta te dit : Il avait déjà commencé à agir avant que je sois consciente. Sa parole était déjà sortie pour moi avant que je ne le sente. Le silence que tu prends pour Son absence est peut-être le temps qu'Il met à te rejoindre.*

III. DIEU ENTRE DANS LA DOULEUR, IL NE L'A PAS ENVOYÉE

La question qui hante toute souffrance

Il y a une question qui hante toute cette histoire, et il faut la nommer ce matin parce qu'elle hante aussi celles qui sont assises dans cette église.

Pourquoi Dieu n'a-t-il pas empêché la sécheresse ?

Pourquoi cette femme avait-elle déjà perdu son mari ?

Pourquoi le gynécologue dit-il ces mots dans cette consultation, et pas dans une autre ?

Pourquoi mon ami a-t-il vécu la même perte au même moment ?

Pourquoi cet enfant que j'ai porté n'a-t-il pas vécu, alors que tant d'autres vivent ?

Le texte ne répond pas à ces questions. Et c'est important de le dire honnêtement ce matin : la Bible ne donne pas la réponse à cette question-là. Elle n'explique pas pourquoi telle femme et pas telle autre. Elle n'explique pas pourquoi maintenant et pas plus tard. Elle laisse cette question dans le silence. Mais elle répond à une question différente. Et cette autre question est peut-être celle qui peut vraiment porter une femme dans sa douleur.

Une distinction qui change tout

Le texte ne dit pas : **Dieu est l'auteur de cette souffrance.**ⁱⁱ Le texte dit : **Dieu est entré dans cette souffrance, et Il en a tiré quelque chose d'excellent.** Ces deux choses sont radicalement différentes.

Sur la sécheresse de 1 Rois 17 La sécheresse n'était pas un caprice divin. C'était la conséquence d'une alliance brisée par un peuple qui avait choisi Baal contre Yahweh. La souffrance de cette veuve n'était pas une punition individuelle. C'était la réalité d'un monde où Baal était censé donner la pluie et n'en donnait pas, où les époux mouraient jeunes, où les sécheresses arrivaient sans prévenir.

Dieu n'a pas créé cette douleur. Il n'a pas créé le veuvage de cette femme. Il n'a pas planifié le moment où sa cruche d'huile arriverait au fond. Il n'a pas voulu que son fils ait faim. Mais Il y est entré. Et Il en a fait quelque chose qu'elle n'aurait jamais produit toute seule.

Et c'est ici que cette histoire ancienne devient une histoire pour toi ce matin. Parce que ce que Dieu a fait à Sarepta dans une mesure, Il l'a fait au Calvaire dans la mesure ultime. Il n'a pas créé la souffrance humaine. Mais Il y est entré tellement profondément qu'Il l'a portée Lui-même dans Son corps. Sur la croix, Dieu n'est pas l'auteur de la souffrance qu'Il subit. Il est entré dedans pour qu'aucune femme ou homme au bord d'un lit ne soit jamais seule à traverser la sienne. La cicatrice du Christ ressuscité, ce sont les cicatrices de toute douleur humaine prises sur Lui et traversées par Lui. Quand tu viens à Jésus avec ta douleur, tu ne

viens pas à Quelqu'un qui te regarde de loin. Tu viens à Celui qui a déjà porté cette douleur à ta place et avec toiⁱⁱⁱ.

La distinction de Badenas

Le théologien adventiste Roberto Badenas, dans *Face à la douleur*, propose une distinction qui peut transformer la manière dont une femme habite sa douleur.

Roberto Badenas, Face à la douleur *La douleur peut être inévitable, mais notre sentiment de misère est, dans une certaine mesure, optionnel. — Cette distinction est décisive. La douleur de la grossesse arrêtée est inévitable. Le veuvage de cette femme était inévitable. La famine était inévitable. Mais la souffrance optionnelle — le sentiment d'être seule, abandonnée, sans valeur — cette part-là peut être traversée différemment.*

Au verset 12, la veuve dit : « *nous mangerons et nous mourrons.* » Sa douleur est inévitable — il y a une famine, elle a un fils à nourrir, sa cruche est vide. Mais sa souffrance, dans ces mots, est aussi en partie ce qu'elle ajoute à la douleur : la résignation, le repli, l'idée qu'il n'y a plus rien à espérer.

Au verset 15, *elle alla et fit comme Élie avait dit.* Sa douleur ne disparaît pas. Sa cruche est encore vide quand elle se lève. Sa famine est encore là. Mais quelque chose change : elle refuse la souffrance optionnelle. Elle ouvre sa main. Elle agit dans le noir. C'est là que Dieu peut entrer.

Le glissement de Sarepta

Cette femme est entrée dans son histoire en disant *nous mourrons*. Elle en est sortie en disant, au verset 24 : « *Maintenant je sais que tu es un homme de Dieu et que la parole de l'Éternel dans ta bouche est vérité.* »

Elle est entrée païenne. Elle est sortie croyante. Elle est entrée veuve invisible à Sarepta. Elle est sortie première Phénicienne nommément citée par Jésus dans la synagogue de Nazareth, mille années plus tard (Luc 4.26). Elle est entrée en pensant qu'elle allait mourir avec son fils. Elle est sortie en sachant que le Dieu vivant l'avait vue.

Sa douleur n'a pas eu le dernier mot. Mais Dieu n'a pas effacé sa douleur. **Il l'a traversée avec elle, et il en a fait le commencement d'autre chose.**

Ce que dit Romains 8.28 et ce qu'il ne dit pas

Romains 8.28 ne dit pas que toutes choses sont bonnes. Lisez-le bien : « *Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu.* » Je vous propose une autre version de ce verset de Romains 8.28 : *dans toutes les situations, Dieu œuvre pour le bien de ses enfants.*

Il y a une différence vertigineuse entre les deux. Dieu ne baptise pas le mal. Il ne dit pas que la grossesse arrêtée est une bonne chose. Il ne dit pas que la mort d'un enfant est un projet divin. Il ne dit pas que la maladie est une bénédiction déguisée.

Il dit autre chose : Il prend ce qui est brisé et Il en tire quelque chose. Il récupère. Il retourne. Il extrait. Il refuse de laisser perdre ce que la douleur veut emporter.

Roberto Badenas, Face à la douleur *Ce dont nous avons le plus besoin, ce n'est pas que quelqu'un nous explique le pourquoi de notre souffrance mais qu'il nous offre sa présence et sa sympathie. — Élie n'arrive pas à Sarepta avec une explication théologique. Il arrive avec sa présence. Il s'assoit à sa table. Il partage son pain. C'est cette présence qui ouvre quelque chose en elle, pas un discours.*

Témoignage personnel — *Le jour où j'ai regardé ma douleur droit dans les yeux, ce n'est pas Dieu qui me l'avait envoyée. Mais ce jour-là, c'est Dieu qui m'a aidé à la regarder. Et c'est dans ce face-à-face que quelque chose a commencé à changer. Pas la disparition de la douleur. Pas la réponse à la question « pourquoi ». Mais une présence dans la douleur qui n'y était pas auparavant. Un corps à corps très dur, oui. Mais un corps à corps à deux.*

La deuxième vérité

Dieu n'est pas l'auteur de ta douleur. Mais Il est entré au cœur même de cette souffrance, et Il t'y attend.

Cette distinction n'est pas philosophique. Elle est pastorale. Elle change la manière dont une femme peut habiter sa douleur. Si Dieu en était l'auteur, alors la douleur serait une punition, et la prière serait suspecte. Mais si Dieu y entre comme un compagnon de chambre, alors la douleur devient un lieu de rencontre. Pas un lieu agréable. Pas un lieu choisi. Mais un lieu où Quelqu'un est là avec toi.

IV. LA PROVISION SUIT L'OBÉISSANCE, JAMAIS L'INVERSE

Le geste impossible

Maintenant viens avec moi sur la scène du verset 13. Élie est là, devant cette femme. Il a faim. Il a soif. Il sait qu'elle a presque rien. Et que dit-il ?

1 Rois 17.13 : *Ne crains pas, rentre, fais comme tu as dit. Mais fais-moi d'abord avec cela une petite galette, et apporte-la-moi ; ensuite, tu en feras pour toi et pour ton fils.*

Lis bien cette phrase. Ce qu'Élie demande est **cruel à première vue**. Donne-moi d'abord. À toi qui n'as presque plus rien. À toi qui prépares un dernier repas. Donne-moi en premier. Mais regarde ce qu'il dit ensuite, au verset 14 : « *Car ainsi parle l'Éternel, le Dieu*

d'Israël : la jarre de farine ne s'épuisera pas, et la cruche d'huile ne se videra pas, jusqu'au jour où l'Éternel enverra la pluie sur la face de la terre. »

La mécanique inverse de la grâce

Voici la mécanique de la grâce dans ce texte, et elle est exactement contre-intuitive :

La jarre ne se remplit pas avant le geste. Elle ne se vide pas après.

La provision ne précède pas l'obéissance. Elle la suit. Tu vois la difficulté ? Dieu ne dit pas à cette femme : « *Regarde, j'ai déjà rempli ta jarre, maintenant tu peux faire confiance.* » Il dit : « *Fais le geste, et tu verras.* » Le miracle n'est jamais en amont. Il est toujours en aval. La provision arrive **après** que la femme ait ouvert sa main, jamais avant.

Pourquoi cet ordre

Pourquoi Dieu fonctionne-t-Il ainsi ? Parce que la foi qui reçoit la provision sans risquer l'obéissance n'est pas vraiment de la foi. C'est une transaction. Si Dieu remplit la jarre d'abord, la femme prend ce qui est devenu son dû. Mais Dieu lui demande quelque chose de plus profond : il lui demande de faire un pas dans le noir. De donner ce qu'elle ne peut pas se permettre de donner. De faire un geste qui n'a pas de garantie.

Et c'est dans ce geste, **pas avant**, que la jarre commence à se remplir.

Cette jarre qui ne s'épuise pas est elle-même une promesse plus grande. Quand Jésus s'assoit au puits de Sychar et demande à boire à la Samaritaine, Il fait exactement ce qu'Élie a fait à Sarepta : Il demande d'abord. Puis Il offre quelque chose qui ne s'épuise jamais. « *Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle.* » Et quand cinq mille personnes ont faim devant Lui, Il prend cinq pains et deux poissons d'un enfant qui ose donner d'abord. Le geste précède toujours la provision. La cruche d'huile de Sarepta annonçait l'eau vive de Sychar. Cinq pains entre les mains de Jésus prolongent la jarre de farine entre les mains de la veuve. C'est le même Dieu qui agit, dans la même logique, depuis trois mille ans : Il invite Son enfant à ouvrir la main, et Il remplit ce qu'elle ouvre.

Pour la femme qui attend une preuve avant de bouger Si tu attends que Dieu te donne une preuve avant de faire un geste de foi, tu attendras peut-être toute ta vie. Le texte de Sarepta inverse cette logique : c'est en faisant le geste impossible que tu découvres que la jarre ne se vide pas.

Sortir de la stratégie d'auto-protection

Et c'est ici que la psychologie chrétienne rejoint le texte. Le geste impossible que Dieu te demande, ce n'est jamais un geste spectaculaire. C'est **précisément celui qui te fait sortir de la stratégie d'auto-protection** que tu as construite autour de ta blessure. Pour cette

femme de Sarepta, le geste impossible était de donner sa dernière galette à un étranger. Pour mon ami, le geste impossible a été d'appeler quelqu'un et de dire à voix haute ce qu'il portait.

Témoignage personnel — *Pour moi, le geste impossible a été d'oser parler de cette perte à voix haute. De ne plus me réfugier dans le silence. De ne plus me fermer. De dire à ma femme ce que je portais aussi, sans prétendre savoir ce qu'elle ressentait dans son corps. Ce n'était pas un grand geste. Mais c'était précis. Et c'est dans ce geste que la jarre a commencé à se remplir, lentement.*

Le geste qui te concerne

Pour toi, ce matin, le geste impossible n'est pas le même que celui de ta voisine. Pour celle qui a perdu un bébé, c'est peut-être nommer cet enfant pour la première fois à voix haute. Pour celle qui porte un mariage mort, c'est peut-être dire à son mari ce qu'elle a tu pendant des années. Pour celle qui porte une vocation étouffée, c'est peut-être commencer ce projet qu'elle ajourne depuis dix ans. Pour celle qui porte une amitié brisée, c'est peut-être envoyer ce premier message qu'elle n'ose pas envoyer.

Le geste impossible n'est jamais grand. Il est juste précis. C'est exactement celui que tu as peur de faire. Et c'est précisément celui qui ouvre la jarre.

CONCLUSION — REVIENS AU BORD DU LIT

Au bord du lit

Avant de finir, je veux revenir au bord du lit. Pas au mien. Au tien.

À toi qui es ce matin avec une douleur que personne ne voit, parce qu'elle ne se voit pas. Une grossesse arrêtée dont tu n'as parlé à personne. Un diagnostic médical reçu il y a trois mois et que tu portes seule. Un mariage qui s'effrite sous le sourire que tu mets le sabbat. Un enfant qui dérive et que tu pleures la nuit. Un parent qui s'en va lentement. Un appel pastoral qui ne se réalise pas. Une foi qui s'éteint sans bruit.

À toi qui as cessé de prier non pas parce que tu as cessé de croire, mais parce que tu es épuisée d'attendre.

À toi qui as deux morceaux de bois entre les mains ce matin et qui te dis : « *c'est tout ce qu'il me reste* »

Une grille pour relire ta traversée

Avant de te donner les trois vérités de ce sermon, je veux te donner une grille de lecture qui peut t'aider dans la semaine qui vient. Elle nous vient de deux psychologues chrétiens,

John Coe et Todd Hall, qui ont étudié comment les femmes traversent la souffrance prolongée. Ils ont identifié trois phases. Pas pour prédire ta durée. Pour t'aider à reconnaître où tu es.

PHASE 1 · DÉSORIENTATION

La rosée s'arrête. Tu ne comprends plus. Ta grille de lecture habituelle s'effondre. Tu te demandes où est Dieu. C'est ici que se trouve la veuve de Sarepta au verset 12. Si tu es ici aujourd'hui, c'est normal. Tu n'es pas en train de dérailler. Tu es en train de traverser.

PHASE 2 · DÉCONSTRUCTION

Tes faux appuis se révèlent. Tu découvres que ce qui te tenait debout n'était peut-être pas Dieu mais des substituts. Pour la veuve, c'était sa cruche, son mari, sa logique. Pour toi, ce sera autre chose. Cette phase est douloureuse mais elle est purificatrice. Elle te dépouille de ce qui ne pouvait pas te porter de toute façon.

PHASE 3 · RECONSTRUCTION

Un attachement plus profond émerge. Pas à ce que Dieu donne, mais à qui Il est. C'est la femme du verset 24 : « maintenant je sais que tu es un homme de Dieu ». Elle ne dit plus « nous mourrons ». Elle a glissé vers une connaissance qu'elle n'avait pas avant. Cette phase ne fait pas disparaître la douleur. Elle la transforme en cicatrice qui témoigne.

Trois vérités pour cette semaine

Premièrement — Tu n'es pas invisible

Le ciel qui te semble silencieux est déjà en mouvement. Quelqu'un est en chemin vers toi. **Šiwâ** — j'ai commandé, dit Dieu en hébreu. Tu ne le sais pas encore. Mais c'est déjà fait. Quelque chose, quelqu'un, une parole, une rencontre, est déjà en route vers toi. Le silence du ciel n'est pas l'absence de Dieu. C'est le temps qu'il met pour t'atteindre par une route que tu ne pouvais pas anticiper.

Deuxièmement — Tu n'as pas à comprendre avant d'agir

La jarre ne se remplit pas avant le geste. Le miracle est en aval, pas en amont. Fais le geste précis dont tu as peur. Pas un grand geste. Un petit geste impossible. Appeler quelqu'un. Ouvrir la Bible. Prier même mal. Retourner à l'église. Parler à ton conjoint. Demander de l'aide. Le miracle commence là.

Troisièmement — Tu n'es pas seule dans ta douleur

Cette femme de Sarepta, trois mille ans plus tard, est encore debout dans le texte pour te dire : « moi aussi, j'ai été là. Et Il est venu. Et Il viendra pour toi. »

Elle n'est plus seule. Tu n'es plus seule. Et il y a, autour de toi ce matin, d'autres femmes qui portent des deux morceaux de bois et qui ne le disent pas. Si tu oses regarder, tu les verras.

Le témoignage de la cicatrice

Témoignage personnel — *J'ai encore des blessures. Mon ami aussi. Et probablement, jusqu'à la fin de ses jours, cette femme de Sarepta a continué de penser à son mari mort. Mais nos blessures ont commencé à cicatriser. Et la cicatrice, dans le langage de la Bible, n'est pas un défaut. C'est une preuve. La preuve que la blessure a été touchée par Quelqu'un. Un jour, le Christ ressuscité a montré ses cicatrices à Thomas. Pas pour cacher la souffrance, mais pour témoigner que la souffrance ne l'avait pas vaincu.*

Tes blessures peuvent cicatriser. Pas parce que tu auras compris pourquoi. Pas parce que la souffrance aura disparu. Mais parce que Dieu sera entré dedans et qu'Il en aura tiré quelque chose que tu ne vois pas encore.

Dieu n'est pas l'auteur de ta douleur, mais Il est en chemin vers toi par une route que tu n'aurais jamais imaginée — et Il arrive précisément quand tu n'as plus que deux morceaux de bois.

APPEL — APPORTE TES DEUX MORCEAUX DE BOIS

Avant que nous ne nous séparions ce matin, je voudrais que cette église devienne un instant ce qu'elle est censée être : un lieu où les deux morceaux de bois peuvent être apportés. Pas dans la honte. Pas dans le jugement. Pas dans la performance spirituelle.

Si quelqu'une porte ce matin une douleur qu'elle n'a jamais nommée, je l'invite simplement à se lever là où elle est. Pas pour faire un grand pas. Pas pour faire un témoignage public. Juste pour faire **un** geste. Le geste de dire, dans son cœur : « **Seigneur, je T'apporte mes deux morceaux de bois.** »

C'est tout ce qu'il faut. Le reste, **Il s'en chargera**

Pour celles qui n'osent pas se lever

Et si tu ne peux pas te lever ce matin — parce que la douleur est encore trop fraîche, parce que la honte est encore trop forte, parce que les regards des autres te paralysent encore — ne t'inquiète pas. La femme de Sarepta n'a pas couru vers Élie. Elle ramassait du bois en silence. C'est lui qui est venu vers elle. Et c'est exactement ce que Dieu va faire pour toi. Tu n'as pas à te lever. Tu as juste à être là. **Il viendra.**

Pour les autres femmes dans cette église

Et pour celles qui ne portent pas, en ce moment, une douleur aiguë, je vous adresse aussi un mot. Regardez autour de vous. La femme à côté de vous porte peut-être quelque chose que vous ne soupçonnez pas. Cette église est pleine de Sareptas silencieuses. Vous n'avez pas à

deviner. Vous n'avez pas à forcer. Mais vous pouvez vous rendre disponibles. Vous pouvez être, pour celle qui en aura besoin, l'Élie qui arrive à la porte au moment exact.

Roberto Badenas, Face à la douleur *Si cette solitude est comblée par des visites amicales, par des messages de soutien, les peines que nous aurons partagées s'allègent. Sinon, la plupart du temps, elles s'aggravent. — La présence auprès d'une femme blessée n'est pas un supplément d'âme. C'est la différence entre une douleur qui s'allège et une douleur qui s'aggrave.*

Prière finale

Prière *Père, pour celle qui est au bord du lit ce matin, incapable de consoler les siens, incapable même de se consoler elle-même, viens. Viens comme Tu es venu à Sarepta. Viens par une route qu'elle n'attend pas. Viens dans son silence sans le briser brutalement. Pour celle qui n'a plus que deux morceaux de bois, donne-lui le courage du geste impossible. Pas parce qu'elle aura tout compris. Parce que Toi, Tu as déjà commandé à quelqu'un, à quelque chose, à venir vers elle. Pour celle qui a entendu une parole médicale qui a tout fait basculer, sois son Élie à la porte. Entre dans sa maison. Demande à boire avec elle. Et fais que la jarre ne s'épuise pas. Pour celle qui porte une douleur que personne ne voit, donne-lui ce matin la consolation de savoir qu'elle a été vue. Que Tu l'avais déjà vue avant qu'elle ne se croie invisible. Et pour nous toutes qui portons des blessures qui ne se voient pas, fais-en des cicatrices. Pas pour effacer la douleur, mais pour témoigner que Tu y es entré. Au nom de Jésus, le go'el ultime, le rédempteur qui n'a jamais laissé une veuve à Sarepta, ni à Naïn, ni au Calvaire, ni dans cette assemblée ce matin. Amen.*

RÉFÉRENCES ET MÉTHODOLOGIE

TEXTE DE BASE ET RÉFÉRENCES BIBLIQUES

1 Rois 17.8-16 · Luc 4.25-26 · Romains 8.28 · Psaume 34.18 · Esaïe 53.3-5 · 2 Corinthiens 1.3-4

THÉOLOGIE ADVENTISTE DE LA SOUFFRANCE

Roberto Badenas, Face à la douleur, Éditions Vie et Santé

Distinction douleur inévitable / souffrance optionnelle · La présence comme antidote à la solitude

PSYCHOLOGIE CHRÉTIENNE ADVENTISTE

Timothy R. Jennings, The God-Shaped Brain (IVP Books, 2013)

John Coe & Todd W. Hall, Psychology in the Spirit (IVP Academic, 2010)

PSYCHOLOGIE CHRÉTIENNE BAPTISTE-ÉVANGÉLIQUE

Larry Crabb, Shattered Dreams: God's Unexpected Pathway to Joy

Dan Allender, The Wounded Heart (NavPress, révisé 2008)

Diane Langberg, Suffering and the Heart of God (New Growth Press, 2015)

Henry Cloud & John Townsend, Boundaries (Zondervan, 1992)

MÉTHODOLOGIE HOMILÉTIQUE

Finley-Nelson : Big Idea unique, six mouvements progressifs, ancrage testimonial
Doukhan, Moskala, Davidson : exégèse hébraïque · Provan, Davis : exégèse 1 Rois

Sermon de 45 minutes · Auditoire féminin

Pasteur Ah Kiune Hughes (Ps Teddy)

ii **Dan Allender, The Wounded Heart** *Le psychologue chrétien Dan Allender observe quelque chose de capital pour celles qui se sont réfugiées dans le silence : nous développons des stratégies d'auto-protection — silence, retrait, conformisme — pour protéger d'anciennes blessures. Et avec le temps, ces stratégies se spiritualisent. Le refus de parler de la perte devient « pudeur ». La fermeture devient « discrétion ». Mais le silence qui te protège est aussi le silence qui t'emprisonne.*

Timothy Jennings, The God-Shaped Brain *Le psychiatre adventiste Tim Jennings démontre que l'image que nous avons de Dieu modifie littéralement le câblage neuronal de notre cerveau. Une femme qui croit que Dieu est l'auteur de sa souffrance active les circuits de l'amygdale — peur chronique, hypervigilance. Une femme qui comprend que Dieu entre dans la souffrance sans en être l'auteur active le cortex préfrontal — confiance, régulation émotionnelle. La distinction théologique que nous allons faire dans le mouvement suivant n'est pas qu'une finesse académique. Elle reconfigure le cerveau et la capacité de guérir.*

ii **Henry Cloud & John Townsend, Boundaries** *Les psychologues chrétiens Cloud et Townsend formulent une vérité paradoxale : un Dieu qui retirerait toute douleur retirerait aussi la liberté humaine et la capacité d'aimer. La douleur est le coût structurel d'un univers où l'amour est possible. Cela ne justifie pas la douleur. Mais cela explique pourquoi sa présence n'est pas une preuve de l'absence de Dieu.*

iii **Larry Crabb, Shattered Dreams** *Le psychologue baptiste Larry Crabb a consacré un livre entier à cette dynamique. Sa thèse : Dieu utilise les rêves brisés non pour nous écraser, mais pour démolir nos faux dieux et nous orienter vers la seule joie qui ne se brise pas. Pour la veuve, sa sécurité était dans son mari et dans la pluie. Quand les deux disparaissent, ce qui reste, ce n'est pas le néant : c'est l'espace où Yahweh peut enfin entrer comme go'el, comme rédempteur-protecteur.*